

« Le théâtre dans la ville »

Jean-François Chassay

Number 60, 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27621ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chassay, J.-F. (1991). Review of [« Le théâtre dans la ville »]. *Jeu*, (60), 204–205.

«le théâtre dans la ville»

Études de Georges Banu, Françoise Decroisette, Bernard Faivre, Elie Konigson, Irène Mamczarz, Danièle Monmarte, Catherine Naugrette-Christophe et Marcel Oddon, réunies et présentées par Elie Konigson. Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, coll. «les Voies de la création théâtrale», n° 15, 1987, 265 p., ill.

le spectacle permanent

Max Weber écrivait qu'à l'origine une ville se définissait par la présence d'une tour et d'un marché¹. On aurait envie d'ajouter «et d'un théâtre», tant il est vrai que, de tout temps, la ville a été le lieu du spectacle, où l'événement se voyait théâtralisé. La ville, système complexe, a la capacité de s'emparer de toutes les significations et, surtout, de les exprimer. Elle devient un cadre narratif où l'imaginaire trouve un espace pour se déployer, oscillant entre fiction et réalité. La nouvelle parue dans le journal, écrit Pierre Sansot, «se met à courir dans les rues, précédant l'article du journal et non plus le suivant. Le passant est avide non pas exactement d'accidents, mais de faits divers, car les gros titres métamorphosent l'événement et c'est bien cet événement modifié, stylisé, inscrit sur du papier imprimé que les êtres d'une ville recherchent².»

En interrogeant la place du théâtre dans la ville, les concepteurs de l'ouvrage proposent donc un sujet de recherche particulièrement vaste, et l'intérêt qu'il soulève explique sans doute la déception (relative) ressentie à la lecture. Les huit études forment un ensemble composite, trop hétérogène, qui va du vaste panorama où le théâtre a la part congrue entre l'histoire politique et sociale, jusqu'à l'analyse détaillée d'un spectacle particulier (qui pourrait bien être atypique).

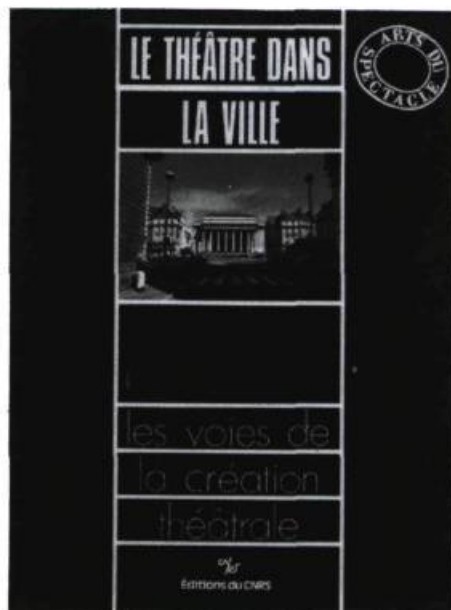
1. Max Weber, *La Ville*, Aubier-Montaigne, 1982.

2. Pierre Sansot, *Poétique de la ville*, Paris, Klincksieck, 1971, p. 18-19.

Les deux premières études portent sur l'Italie. Françoise Decroisette se penche sur «Florence et ses théâtres (XVII^e-XVIII^e s.)», «alors que la ville médiévale semble basculer [...] vers la ville moderne». Elle examine les réponses données par Florence «au problème de la rationalisation de l'édifice théâtral et de son insertion dans les structures urbaines». Quant à Irène Mamczarz, son propos, plus spécialisé, porte sur «Les théâtres provisoires des spectacles équestres dans les villes italiennes». Dans les deux cas, c'est d'abord le théâtre comme lieu, comme espace symbolique dont on tient compte. L'architecture, l'urbanisme (du moins ce que l'on entend aujourd'hui par ce terme), compte davantage que le spectacle théâtral. Sans être inintéressants, ces deux textes manquent de perspectives. Il s'agit davantage d'une présentation, à la limite de notes de travail, que d'études qui dialectiseraient les rapports entre ville et théâtre.

«Autour d'un théâtre : le quartier Graslin à Nantes» d'Élie Konigson s'intéresse à la place stratégique occupée par le Grand Théâtre de Nantes. «Son inscription dans le tissu urbain n'est pas sans évoquer parfois le rôle déterminant de la place dans l'histoire du lieu théâtral. À Paris, l'espace devant l'Odéon, à Nantes l'espace de la place Graslin [...] expriment cette histoire des espaces dramatisés.» Encore là, le texte porte sur l'espace physique qu'occupe l'édifice d'un théâtre et relève d'abord de l'urbanisme et, accessoirement, de la sociologie.

À l'opposé de ce texte très circonscrit, «Théâtre, langue, nation : les théâtres praguais aux XVIII^e et XIX^e s.», de Danièle Monmarte, embrasse deux siècles d'histoire de Prague, où des notions aussi porteuses de sens que cul-



ture, identité, nation, sont analysées à travers le développement du théâtre, ce qu'on ne peut que trouver très cursif.

Les deux textes les plus intéressants sont ceux de Catherine Naugrette-Christophe et de Bernard Faivre. D'une certaine façon, ils se complètent l'un l'autre. Le premier s'intitule «La fin des promenades : les bouleversements de la carte des théâtres dans le Paris du Second Empire» et porte spécifiquement sur la destruction, lors des rénovations entreprises par le baron Haussman, du boulevard du Temple, haut lieu du théâtre à Paris pendant une centaine d'années, entre le milieu du XVIII^e siècle et le milieu du XIX^e siècle.

La disparition du boulevard du Temple transforme les fonctions mêmes du lieu théâtral, son statut social ainsi que son public. Situé aux limites de Paris, le boulevard du Temple voit rapidement se multiplier les théâtres mais, surtout, devient un lieu théâtral. Les saltimbanques s'adressent à une foule qui est à la fois campagne et urbaine, populaire et mondaine, parisienne et cosmopolite : «sur le mail du Temple, le théâtre est partout, dehors et dedans, sur la chaussée, dans les contre-allées, devant et dans les théâtres, le jour et la nuit». Si ce débordement tend à s'atténuer peu à peu au cours du XIX^e siècle, il reste qu'au moment où Haussman fait raser le boulevard, celui-ci compte encore sept théâtres, entrecoupés de cafés. En recentrant les salles parisiennes (au Châtelet notamment), dans des espaces prestigieux, Napoléon et Haussman cherchent aussi à «maîtriser l'imaginaire urbain». Voilà le spectateur obligé de diriger ses pas vers une salle précise, sans autre but que d'assister à un spectacle pour lequel il a déboursé un certain montant d'argent. Sur le boulevard du Temple, il se retrouvait «au seuil d'une aire théâtrale susceptible d'offrir, ensemble ou séparément, les plaisirs du théâtre ou de la promenade : d'une aire privilégiée, à l'intérieur de laquelle la notion de parcours disparaît pour devenir promenade ou même errance, hasard ou liberté³». Grâce au

3. Il serait intéressant de rapprocher cette analyse du portrait que dessine Walter Benjamin du flâneur dans *Charles Baudelaire. Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, Paris, Payot, coll. «Petite Bibliothèque Payot», 1974, 286 p.

pouvoir conféré à Haussman, il n'y aura plus désormais de «boulevard théâtral», mais seulement du théâtre de boulevard...

Pour des raisons également politiques, certaines troupes parisiennes chercheront, après la Deuxième Guerre, à s'éloigner du centre de Paris. C'est ce qu'analyse Bernard Faivre dans «Décentrement (Suresnes 1951; Aubervilliers 1965; La cartoucherie 1970)». Les marges de la ville débordent largement le boulevard du Temple, et c'est vers la banlieue que «s'exilent» dorénavant les troupes parisiennes. Le T. N. P. (en 1951), le Théâtre de la Commune (en 1965) et le Théâtre du Soleil (en 1970), par choix ou... par hasard se retrouvent, à des degrés divers, à jouer un rôle politique. Faire un autre théâtre pour un autre public nécessite de se démarquer spatialement, montrer que l'on est, littéralement, à part. Ceci change les règles du jeu, et le rapport de ces troupes avec le public (dans les rapports qui s'instaurent entre comédiens et spectateurs mais aussi dans les choix esthétiques) se transforme. Dans un autre contexte, les théâtres de banlieue (du moins certains d'entre eux) ont fait revivre l'esprit festif qui régnait sur le boulevard du Temple.

Les deux études qui complètent le volume portent sur l'utilisation du théâtre pour promouvoir l'image d'une ville nouvelle, en l'occurrence Ulis («Cité et théâtre dans une ville nouvelle» par Marcel Oddon), et l'emploi d'espaces urbains non théâtraux (*a priori* du moins) pour mettre en scène un spectacle («De l'esthétique de la disparition à la poétique de la mémoire» par Georges Banu). Le premier, parce qu'il se limite à un exemple bien particulier, le second, parce que trop vague et trop général (à cause notamment du ton adopté par l'auteur), laissent le lecteur sur sa faim.

Somme toute, *le Théâtre dans la ville* n'est pas la somme qu'on pouvait attendre, eu égard à son titre. Il aurait peut-être été préférable de circonscrire davantage le propos, quitte à publier un deuxième volume qui aurait pu le compléter. L'ampleur du sujet le permettait.

jean-françois chassay